

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Revue du Mois

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 315-319

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

REVUE DU MOIS

Les Chambres françaises sont rentrées ; le Maroc n'est pas encore pacifié ; l'empereur d'Autriche agonise... du moins dans les journaux : tout cela, vraiment, nous promet pour l'hiver ; et bien que le Congrès de la Haye se soit enfin, enfin terminé sur un vote concernant l'arbitrage, que voulez-vous que nous fassent des arbitres qui n'empêcheront absolument rien quand le premier coup de canon aura donné le signal du conflit international que tout le monde prévoit, annonce, prophétise et qu'il y aura de la poudre en l'air ? N'en déplaît à ces Messieurs du Congrès, nous croyons à leur bonne volonté, mais c'est tout : ils ont eu de bonnes intentions dont nous leur sommes profondément reconnaissants, mais l'enfer, lui aussi, est pavé de bonnes intentions, et ça ne lui enlève pas son cachet d'empire du diable, de séjour des démons. Il y a tant de démons, tant de diables dans notre vieille Europe que s'ils veulent la guerre ils auront la guerre, à moins toutefois que d'un commun accord on mette bas les armes et qu'Allemands, Français, Autrichiens et Russes se jettent tendrement dans les bras les uns des autres, en se jurant une amitié éternelle : et malheureusement nous n'en sommes pas encore là.

C'est que nous n'en sommes pas encore là que les nations s'arment jusqu'aux dents, que les marines se renouvellent et se dédoublent et que le pays le plus calme, le plus pacifique, le plus démocratique d'Europe a jugé, comme les autres, que le meilleur moyen de garder la paix est encore de se préparer à la guerre; et il n'y a que les utopistes de toute espèce qui n'en conviennent pas.

En attendant la guerre, nous avons les grèves et Dieu sait combien ! Chaque jour en voit naître une nouvelle : c'est une véritable boule de neige. Beaucoup de ces grèves, on est bien obligé de le reconnaître, ne durent pas longtemps ; mais elles durent assez cependant pour accumuler des ruines et pour nous faire toucher du doigt le mal dont nous souffrons, et l'avenir vers lequel nous marchons. A côté de quelques grèves justes, combien d'autres qui ne sont que l'œuvre de quelques meneurs qui agitent le spectre du capitalisme uniquement pour leur plaisir et dans l'espoir d'en tirer eux-mêmes le plus grand profit. Lorsqu'on voit des députés socialistes français se joindre à leurs collègues du Parlement pour s'adjuger un traitement princier de 15000 francs par tête, on se demande si vraiment ces gens-là ont au cœur le désir de soulager le peuple dont ils sont les mandataires et d'amener dans le monde plus de paix, plus d'amour, plus de justice. Cette étrange anomalie a amené un candidat à la députation à promettre à ses électeurs de faire revenir la Chambre sur sa décision, mais M. Archimbaud, tout en réussissant à se faire élire, a réussi en même temps à attirer sur sa personne les foudres du bloc et, s'il veut aller siéger au Palais Bourbon, il faudra qu'il expie avant tout, l'audace qu'il a eue de prêcher pour les meurt-de-faim. Il n'a pas de casier judiciaire, c'est très vrai, et chacun de ses copains ne pourrait même en dire autant : mais il a dans son dossier une page assez embrouillée, et ses adversaires en colère ont tout mis en œuvre pour obliger le gouvernement à tirer au clair tout ce qu'il y a de vague et d'embrouillé dans sa vie de garçon. C'est amusant au possible et les loustics n'ont pas fini de rire aux dépens de ce moderne Caton.

Là où il n'est plus permis de rire, c'est quand on additionne les désastres qui ont fondu sur le Midi de la France, sur l'Italie du Nord et sur d'autres pays encore, en ce mois d'octobre qu'on pourrait appeler, cette année, le mois des inondations. Après tout le bruit que nous a valu la question des vins et qui a empêché M. Fallière de se rendre à Bordeaux, nous avons eu la visite du président de la République française à ses compatriotes les plus éprouvés. Il est allé à Montpellier et à Loupillon et il a été le bienvenu : il a été d'autant mieux reçu à Loupillon qu'il est enfant du pays et qu'on a été heureux de pouvoir

saluer, en lui, le premier magistrat de France. Depuis lors, le chef d'Etat est venu achever sa villégiature à Rambouillet et donner des chasses à ses amis politiques, au corps des diplomates et aux souverains qui aiment assez ce coin de France, où tout leur rappelle les gloires et les splendeurs du passé : ils ont pourtant gardé l'incognito et fait parler d'eux le moins possible : il valait mieux comme cela. De son côté M. Clemenceau est un grand amateur de chasse, mais il préfère chasser les cornettes des Sœurs de Charité et les robes des curés ; ce gibier lui va mieux et il est plus maître de ses coups ; chacun, on le sait, prend son plaisir où il le trouve. Néron jouait de la harpe pendant que sa Rome brûlait en guise de torches, les corps des premiers chrétiens ; M. Clemenceau n'est pas aussi cruel et il chasse, il chasse encore ; il chasse toujours tout ce qu'il peut chasser ; il lui tarde d'en avoir fini avec les chrétiens, fussent-ils modernistes, et il s'appête, nous dit-on, à donner le signal du galop de la fin. Quel homme ! Quel héros !

Un grand deuil, deuil qu'on nous dit vraiment sincère, est venu attrister, dans ces derniers temps, l'empire allemand. Ce grand duc de Bade, celui-là même qui, en 1871, offrait à Guillaume I la couronne impériale, au nom des princes allemands, est mort âgé de 81 ans, sur le lac de Constance, dans son château de Mainau. Comme prince et comme homme privé, ce souverain jouissait d'une grande et légitime popularité, L'empereur actuel l'entourait de son estime et de son affection et prêtait une oreille attentive à ses conseils. Il le préférerait de beaucoup au Chancelier de Fer et Bismark n'aimait pas le grand-duc, peut-être à cause de cela. On a rappelé que le grand-duc a joué un rôle pacificateur dans l'affaire Wohlgemuth qui a mis la Suisse aux prises avec le Goliath allemand. : on a dit qu'il avait de bonnes relations en Suisse ; l'année dernière, disons encore cela, il y était venu faire une visite d'amitié à l'éminent philosophe Ernest Naville, à Genève, et à sa vénérable amie, la princesse Léonie de Sayn-Wittgenstein, dans sa simple et hospitalière demeure de Moncibri à Ouchy. La princesse, aujourd'hui âgée de 91 ans, a vivement ressenti cette perte et elle regrette d'avoir vu mourir avant elle un homme si digne de son admiration et de son respect. Les princes hélas ! s'en vont comme les autres et c'est beaucoup pour eux quand on peut faire monter autour de leur cercueil des éloges qui ne soient pas menteurs et qu'on sait qu'ils ont fait du bien. La politique, cela va de soi, fait ses réserves et on ne lui en conteste pas le droit : mais la politique ne fait entendre qu'une cloche et cela ne suffit pas pour juger un homme qui, à côté de la politique, a fait régner la justice autour de lui.

En Suisse, on s'agite beaucoup, mais sans vacarme, autour de la loi militaire qui sera soumise au peuple le 3 novembre prochain: de toutes parts, on s'apprête à voter avec ensemble les améliorations proposées par le gouvernement fédéral en vue de la nouvelle organisation; et s'il y a quelques voix discordantes ce sont, comme nous l'avons déjà fait remarquer, celles des utopistes de droite et de gauche qui travaillent au progrès avec l'idée qu'on devrait arriver à des arrangements moins onéreux pour le budget. Les catholiques sont quasi unanimes à accepter les sacrifices qu'on leur propose et sont assurés qu'en faisant cause commune avec la majorité de leur concitoyens ils font une œuvre hautement patriotique; ils en font, et ils ont raison, une affaire d'honneur et de principe dont l'importance ne peut nous échapper. C'est du reste cette note qui a été donnée dans les nombreuses réunions qui ont eu lieu ces derniers temps: et quand au Rütli, à l'occasion du Centenaire, le président de la Confédération sonnait le ralliement autour du drapeau rouge à croix blanche, il savait fort bien que le peuple, dans sa majorité, était derrière lui.

Le commencement d'octobre a été signalé par les deux superbes assemblées catholiques d'Olten et de Saignelégier: elles nous ont permis de constater l'admirable union qui règne au sein de l'Association Catholique populaire, et bien que les questions qui y ont été proposées et discutées n'aient rien à voir avec la politique, elles révèlent à tous ceux qui s'occupent de la question sociale que l'Eglise n'empêche pas ses enfants de travailler à la cause commune, en se mêlant aux œuvres qui se proposent l'instruction et l'éducation du peuple, pourvu qu'ils s'appuient sur les principes chrétiens si lumineusement développés par Pie X et son inoubliable prédécesseur.

On peut dès aujourd'hui se faire une idée exacte de l'impression profonde produite, dans le monde chrétien, par l'encyclique contre le " Modernisme "; nous l'avons déjà fait pressentir dans notre dernière revue et nous sommes heureux de l'avoir constatée depuis, dans les différents organes de la presse où les avis sont pourtant assez partagés, mais où on a dû reconnaître aussi bien la nécessité que l'opportunité du document pontifical. Il faudrait en effet être difficile pour ne pas se rendre aux accents de sincérité qui débordent dans l'âme du pape et à sa légitime tristesse en présence des dangers que les novateurs font courir à la société toute entière. C'était son droit de mettre le doigt sur la plaie: il en a fait un devoir: qu'il en soit remercié. Il n'a pas, lui, nié la crise de la question religieuse; il en est plus affecté que quiconque, étant données les lourdes responsabilités qui pèsent sur ses épaules mais tout en jetant le cri d'alarme, il a montré à ses fidèles où était le salut; il a fait mieux que cela:

il a arraché l'Évangile aux mains de ceux qui, ne sachant pas le lire, n'ont pas su l'expliquer et il a débarrassé la barque symbolique dont il est le pilote de tout ce l'empêchait d'avancer sur les eaux de la véritable civilisation. Entre le téméraire Tyrrel et son École et le pape, vicaire du Christ, il n'y a pas à hésiter : ici comme ailleurs, nous saurons accepter avec respect et soumission le verdict de celui qui, sous les apparences des plus fragiles et les plus humaines, cache la force du Christ qui ne meurt pas.

L. W.